



© DR

1960 : « La vérité » d’Henri-Georges Clouzot

Golden Globe du meilleur film étranger en 1961, nommé aux Oscars la même année, *La vérité* est sans doute la plus grande performance dramatique de Bardot. Inspiré par différents faits divers réels, le film met en scène Dominique Marceau (Brigitte Bardot), une séduisante jeune femme jugée en cour d’assises pour le meurtre de son ancien amant, Gilbert Tellier (Sami Frey). Un film qui a

marqué l’actrice dans sa chair. « Sur le tournage, Clouzot m’a tellement persuadée que j’étais cette femme de mœurs légères, cette tragédienne, que j’ai fini par y croire », déclarait l’actrice à *Vogue* en 2012, confirmant le comportement maltraitant du réalisateur. « Je suis devenue Dominique. Au point que des mois plus tard, j’ai voulu me suicider, [mais] c’est mon meilleur film. »



© DR

1961 : « La bride sur le cou » de Roger Vadim

Au départ réalisé par Jean Aurel, puis repris à la demande de l’actrice par Vadim parce qu’elle le considérait jusqu’alors comme « une ânerie », *La bride sur le cou* est imprégné de l’esprit Bardot à l’état pur. C’est une comédie légère, pleine d’insolence, à l’image de l’aura qu’elle projette à l’époque. L’histoire de Sophie (Bardot), manne-

quin et cover-girl de renom, qui découvre que son amant Philippe est tombé sous le charme d’une riche Américaine. Ivre de jalousie, elle songe au crime passionnel et décide de se venger en s’affichant avec d’autres hommes...

A voir pour le moment en intégralité sur TV5 Monde+.

1962 : « Vie privée » de Louis Malle

Propulsée au-devant de la scène, Bardot était comme prise au piège de la célébrité. En ce sens, *Vie privée* de Louis Malle est en quelque sorte un film miroir. Elle y incarne Jill, danseuse, top model, actrice, sex-symbol harcelée par les paparazzi et peu à peu dépouillée de toute vie privée. Un rôle quasi autobiographique où transparaît son malaise face à la notoriété. Car deux ans plus tôt, en janvier 1960, elle donnait naissance à Nicolas, son unique enfant, barricadée dans son appartement pour échapper à l’objectif des journalistes.



© DR

1962 : « Le repos du guerrier » de Roger Vadim

A cinq reprises, Bardot sera dirigée par Vadim, dans certains de ses films les plus marquants. Ou qui, du moins, ponctueront l’ensemble de sa carrière d’actrice. *Le repos du guerrier* est sans doute l’un de ses films les plus intimes et les plus sombres. Elle y joue une femme amoureuse d’un homme autodestructeur (Robert Hossein) dans une relation marquée par la dépendance affective et la souffrance. Un film où elle révèle la mélancolie de son jeu, s’autorisant à ne plus être uniquement un mythe, mais aussi une femme – et une actrice – vulnérable.



© DR

musique

B.B. inspira aussi de nombreux auteurs et compositeurs



Serge Gainsbourg et Brigitte Bardot le 19 décembre 1967. © PHOTO NEWS.

THIERRY COLJON

On l’a trop souvent oublié mais, comme nous l’a rappelé le livre *Moi je joue* de Dominique Choulant et François Bagnaud (2017, Flammarion), Brigitte Bardot était aussi une grande chanteuse. Que les chansons qu’elle a interprétées soient liées à un film dans lequel elle jouait ou non. On a surtout retenu sa collaboration avec Serge Gainsbourg (de la première version de *Je t’aime, moi non plus* à *Initials B.B.* et *Harley Davidson*) en 1967 et 1968, mais c’est dès 1962, avec *Sidonie* (pour le film *Vie privée*) que B.B. se met à poser sa voix dans un studio d’enregistrement.

« J’ai toujours adoré la musique ; dès mon enfance, j’ai baigné dans la musique lorsque je faisais de la danse classique, puis j’ai continué avec le flamenco et le cha-cha-cha », confiait-elle au *Soir* en octobre 2017. Brigitte va inspirer de nombreux auteurs et compositeurs. *Moi je joue* est d’ailleurs une chanson écrite en 1964 par Jean-Max Rivière et Gérard Bourgeois, qui lui offriront par la suite de nombreuses chansons dont *La Madrague*. B.B. avait une façon très naturelle, presque enfantine, de chanter, avec un timbre très particulier, comme si chanter et jouer revenaient au même.

L’actrice va vite inspirer les plus grands (Sacha Distel, Gilbert Bécaud, Serge Gainsbourg...). « Moi, je prends ce qui me plaît, ce qui m’amuse et me colle à la peau », nous disait encore celle qui n’a jamais été intéressée d’écrire elle-même ses chansons. « La chanson, c’est ma récréation, pas un travail. C’était naturel, comme j’avais envie, à ma façon. J’ai chanté par désir de m’amuser, souvent gratuitement pour des émissions à la télé. Ça n’était jamais du travail mais du plaisir. »

« Je me suis tue comme les cigales à la fin de l’été »

Elle n’en était pas moins une guitariste confirmée. « J’ai adoré jouer de la guitare, je l’emmenais partout avec mes valises », avouait-elle en 2017. « Je jouais pas mal, surtout le folklore latino-américain, mais aussi le flamenco, la rumba. J’aimais jouer avec Chico et les Gipsy. J’ai appris un peu par-ci par-là. Mes amis Pedro et Narcisso, un Vénézuélien et un Péruvien, m’ont enseigné les rythmes difficiles de la main droite. Je me régalais en jouant avec eux lors de fêtes à La Madrague. Je ne joue plus de guitare depuis 25 ans. »

B.B. arrêtera de publier des disques en même temps qu’elle se retirera du cinéma, en 1973 : « C’est loin derrière moi, la page est tournée définitivement... Je ne chante plus, je n’ai plus envie de chanter, je me suis tue comme les cigales à la fin de l’été », dira-t-elle, avant de citer ses chansons préférées : « *La Madrague*, bien sûr : elle est si jolie. Mais j’ai aimé *Moi je joue*, tellement joyeuse et coquine. *Sidonie*, d’après un poème de Charles Cros qui semble avoir été écrit pour moi – il a dû me connaître dans une autre vie, ce poète ! Et évidemment *Harley Davidson* ! J’adore aussi *Le soleil, C’est une bossa nova* et *Une histoire de plage*... Mais mes deux dernières chansons sont mes préférées : *Toutes les bêtes sont à aimer* et *La chasse*, si émouvante, qui dénonce la cruauté stupide des chasseurs... »



1965 : « Viva Maria ! » de Louis Malle

Manifeste de liberté féminine, d’insolence, *Viva Maria !* est un film où Bardot est associée à une des autres stars de l’époque : Jeanne Moreau. L’aventure de deux artistes de music-hall, Maria I et Maria II, entraînées malgré elles dans une révolution en Amérique latine. Entre burlesque et satire politique, le film mêle

action, humour et féminisme. Il montre une Bardot en phase avec les années 60, s’éloignant un peu plus de l’image de sex-symbol et prouvant un vrai talent comique. C’est aussi l’un de ses plus grands succès internationaux.

Diffusion ce lundi à 21h10 sur France 3.



© DR

1963 : « Le mépris » de Jean-Luc Godard

Dans les années 60, tous les réalisateurs s’arrachent B.B. Naturellement, elle s’invite donc dans la Nouvelle Vague avec *Le mépris* de Godard. Adapté du roman d’Alberto Moravia, le film met en scène la rupture du couple formé par Paul (Michel Piccoli), scénariste, et Camille (Bardot) sur fond de tournage d’une adaptation de *L’Odyssée*. Un malentendu fait naître le mépris et révèle l’incommunicabilité, le poids de l’argent et la fin de l’amour. Bardot y est à la fois l’icône et le personnage tragique, moderne et vulnérable, révélant une profondeur dramatique. Mais Godard n’occulte pas pour autant son hypersexualisation, à l’image de cette scène – ajoutée à la demande des producteurs américains – où elle interroge son partenaire sur son anatomie au son de la musique de Georges Delerue.